

# À la veille de la Révolution

## Des campagnes pas si idylliques

Du rigoureux hiver 1709 à la « grande peur » de l'été 1789, le XVIII<sup>e</sup> siècle fut, dans les campagnes, moins « lumineux » qu'ailleurs. Les paysans ont-ils vécu pour autant hors des progrès de leur époque ?

GUILLAUME MAZEAU

MAÎTRE DE CONFÉRENCES, UNIVERSITÉ PARIS 1 - PANTHÉON SORBONNE

« **N**é pour la peine ». La gravure, dont le titre s'inspire du livre de Job, représente l'« homme de village ». Soit un paysan en sabots et en habits déchirés, qui nourrit ses poules pendant qu'un receveur des taxes vient prélever l'essentiel de son labeur. Or, ne dit-on pas « pauvre comme Job » ? Constamment réédité au XVIII<sup>e</sup> siècle sous différentes versions, ce portrait misérabiliste rejoindra en 1789 le corpus des pièces à charge contre les « abus ». Pourtant, cette estampe ne témoigne pas du présent : créée presque à l'identique un siècle plus tôt, elle lègue une image aussi figée que trompeuse : celle de campagnes immobiles qui, au contraire des villes des Lumières, seraient restées en dehors du progrès.

La réalité des campagnes du XVIII<sup>e</sup> siècle est un peu plus contrastée. À cette époque, elles rassemblent plus de 80 % de la population du royaume. Les paysans, c'est-à-dire celles et ceux qui vivent directement de la terre et de ses produits, y forment huit habitants sur dix. Mais le monde paysan n'a aucune unité :

« la » condition paysanne se décline au pluriel. Au sommet, les laboureurs et les fermiers : dans les campagnes du grand quart nord-ouest du royaume, irriguées par la consommation alimentaire des grandes villes, les propriétaires d'exploitations forment une élite aisée et influente. Tout en bas, mendiants et vagabonds sillonnent les paroisses en évitant de croiser la maréchaussée. Ces populations ne survivent que grâce à cette mobilité constante, ainsi qu'à une pratique de la rapine et de la récupération. Un certain nombre d'entre eux sont journaliers ou manouvriers : des employés agricoles payés à la tâche qui, une fois la saison passée, restent sans emploi et tombent rapidement dans la misère. Entre ces deux extrémités de la société paysanne, la diversité des conditions est tellement grande qu'il est difficile de dresser un portrait collectif.

Malgré tout, ce qui réunit le monde foisonnant des campagnes est la fragilité. L'âge féodal est loin, mais la seigneurie demeure un cadre quotidien de la condition paysanne, surtout au nord du Massif Central. Pour le paysan, elle

est à la fois source de protection et de dépendance : les tenanciers sont les subordonnés du seigneur, qui continue d'exercer une forme de propriété sur les personnes. En Franche-Comté et dans d'autres provinces, cela va plus loin : environ 1 million de personnes vivent sous le statut du servage. Les corvées restent une réalité : plusieurs fois par an, les vassaux doivent travailler gratuitement pour réparer les routes ou entretenir les équipements de la seigneurie, comme le four à pain, le moulin ou les ponts. Au siècle des Lumières, ce travail manuel gratuit est de plus en plus dénoncé comme attentatoire à la dignité humaine. Certains le comparent même, avec exagération, à celui des esclaves dans les colonies. Dans le Massif Central et le sud du royaume, les paysans sont plus souvent propriétaires de leurs terres (les alleux) et les communautés rurales, plus puissantes. Partout, celles-ci sont une source de solidarité et de gestion collective des ressources : l'assemblée des habitants veille au partage des communaux, ces terres gérées collectivement, ainsi qu'au respect des pratiques de

récupération, comme le glanage après la récolte ou la vaine pâture dans les terres laissées en jachère.

### L'invention de l'agriculture

Sur le plan économique, la précarité rythme la vie. Les crises balisent le siècle, depuis l'hiver 1693-1694 jusqu'à celui de 1788, en passant par celui de 1709, responsables de plusieurs millions de morts directes ou indirectes. La maîtrise des ressources vitales est très dépendante des irrégularités du climat, au milieu des grands froids du « petit âge glaciaire » : les tempêtes de l'été 1788, suivies d'un hiver et d'un printemps dégradés, surviennent dans un contexte déjà très difficile : depuis 1784, les conséquences de l'éruption du volcan islandais Laki pèsent sur les récoltes de céréales, de fruits, de légumes et de raisin. Même les années fastes ne le sont pas pour tout le monde : en raison du mauvais état des circulations entre les provinces du royaume et de l'absence d'un marché alimentaire à l'échelle nationale, les autorités rencontrent de grandes difficultés

### ▲ UNE VISION BUCOLIQUE

Une cour de ferme dans un paysage verdoyant, où hommes et bêtes vivent en harmonie... La vision proposée par le peintre Jean-Baptiste Oudry est plus proche de l'idéal champêtre des élites que de la réalité quotidienne des paysans. 1750. Musée du Louvre, Paris.



AURIMAGES

pour répartir les ressources selon les besoins. Ce qui explique que, dans certaines campagnes, la vie paysanne rime avec mobilité et itinérance saisonnière : dans le Massif Central, les Pyrénées, les Alpes, mais aussi la Marche, les hommes vendent leur force de travail aux exploitants des provinces, voire des pays limitrophes, ou émigrent durablement dans les villes voisines. Sur les marchés, ce sont souvent les femmes qui prennent en charge la surveillance de l'économie des comestibles. Elles se trouvent d'ailleurs aux premiers rangs des soulèvements qui, surtout depuis les années 1770, enflamment les communautés et les petits bourgs ruraux du Bassin parisien et des provinces voisines. En 1775, plus de 300 révoltes emportent des dizaines de milliers de femmes, hommes et même enfants contre les « accapareurs » et les « spéculateurs », accusés de profiter de la hausse des prix et de la pénurie pour s'enrichir au profit du peuple. Pour certains, les réformes de Turgot pour libéraliser l'économie alimentaire sont le signe d'un plus vaste « complot de famine » visant à affamer le peuple tout entier.

La méfiance est de mise : par rapport à leurs revenus, ce sont les paysans qui supportent les plus grosses charges fiscales, qui

nourrissent le ressentiment contre la ferme générale, une compagnie de financiers qui, pour se rembourser des avances qu'elle octroie au Trésor royal, prélève elle-même les impôts. La liste des taxes honnies est longue : l'impôt royal de la taille, la gabelle qui porte sur le sel, les dîmes prélevées en nature par le clergé sur les récoltes, mais aussi les impôts seigneuriaux ; tout cela ne laisse que peu de marge aux communautés qui, en période difficile, négocient avec les autorités pour repousser les paiements. Et même le curé qui, en plus des quêtes, fait de plus en plus payer les baptêmes, les enterrements ou les mariages en prélevant le casuel.

### L'invention de l'agriculture

La réalité, c'est que l'endettement individuel et collectif ne cesse de progresser au cours du siècle. La polyactivité permet de diviser les risques : autour des villes, en Normandie, en Picardie, en Franche-Comté, en Languedoc ou dans le Dauphiné, beaucoup de paysans cultivent la terre, élèvent du bétail et fabriquent des produits manufacturés (tissus, pièces de métal) qu'ils vendent à des marchands, ces produits étant ensuite écoulés dans les villes, voire à l'étranger : même relativement isolés, les paysans du XVIII<sup>e</sup> siècle sont connectés aux marchés régionaux, européens, coloniaux et internationaux.

Ni les campagnes ni les paysans ne restent en effet à l'écart des progrès de l'époque. Excessivement qualifié de « beau », le XVIII<sup>e</sup> siècle ne s'en solde pas moins par de lentes mais progressives améliorations de la vie quotidienne, y compris loin des villes. Les chiffres globaux en témoignent : stagnant depuis longtemps autour de 20 millions, la population générale du royaume passe à 28 millions à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette augmentation est due aux changements des comportements devant les prescriptions religieuses, ainsi qu'à certains progrès médicaux. Dans les années 1780, les cours d'accouchement de Madame du Coudray se multiplient dans les campagnes et limitent les morts des femmes et des nouveau-nés. Mais la croissance démographique tire sa solidité de l'amélioration globale de l'alimentation. Certes, la ration calorique moyenne ne progresse que peu par rapport au XVII<sup>e</sup> siècle. Certes,



AKG-IMAGES / CHRISTIAN JEGOU PUB

le pain agrémenté d'une soupe de légumes et de féculents fait la base des repas — la viande est occasionnelle ou rare, et il faut la force des prescriptions religieuses pour que le poisson s'invite à table ; les produits de la mer sont surtout des produits de la ville.

Contrairement aux images un peu idylliques du « beau XVIII<sup>e</sup> siècle », celui-ci ne connaît pas véritablement de révolution agricole, et les progrès y sont inégaux, à la fois dans l'espace, mais aussi dans le temps. Progressive, surtout due à l'extension du froment ainsi qu'aux progrès de l'agronomie, à la clôture des exploitations et aux défrichements, la croissance de la production atteint malgré tout 40 % sur l'ensemble du siècle. Ce mouvement n'est pas uniforme : bien des paysans continuent de reposer les terres en les mettant en jachère et restent étrangers aux nouveaux instruments et techniques agricoles.

Pourtant, dans certains terroirs, les campagnes changent de visage. Stimulés par de grands marchés urbains, le Bassin parisien, la Normandie, la Picardie, la Bourgogne ou le

### ▲ UNE DURE CONDITION

Cette gravure anonyme, qui circula beaucoup au XVIII<sup>e</sup> siècle, montre un portrait misérabiliste l'« homme du village ». La réalité de la vie dans les campagnes était en fait beaucoup plus contrastée.

Hainaut s'enrichissent à vue d'œil. Ce sont d'abord les gros fermiers ou, dans certaines provinces, les métayers qui en profitent, jusqu'à former une véritable « fermocratie » : l'historien Jean-Pierre Jessenne a montré la puissance de ces « coqs de village » à la veille de la Révolution. Vivant comme des bourgeois, parfois plus riches que les gentilshommes des campagnes, ils ont les moyens d'envoyer leurs fils au collège et de placer leurs filles en pension dans les abbayes voisines. Modestes dans les campagnes, les progrès de l'alphabétisation concernent surtout les élites, qui possèdent de plus en plus de livres de piété, mais aussi de droit ou d'histoire. Bien plus confortables et décorées que les rustiques habitations de leurs aïeux, leurs maisons cossues montrent que les fermiers sont aussi devenus des consommateurs : buffets, armoires, vaisseliers, pendules et garde-robes remplissent les pièces et enferment des objets qui témoignent d'un confort, voire d'un luxe, qui n'a rien à envier à celui de la bourgeoisie des villes. La mode urbaine, souvent inspirée de modèles coloniaux, colore la vie quotidienne : les traditionnels et modestes caracos, sortes de blouses portées dans les campagnes, sont concurrencés par les robes à tissus précieux et à motifs d'indiennes. Dans les cuisines, saladiers, bouteilles d'huile, poissonnières et assiettes à dessert témoignent aussi d'une diversification alimentaire de plus en plus agrémentée d'épices et de produits coloniaux. À la fin du siècle, même les paysans modestes voient leur confort s'améliorer et ont accès au café et au sucre, importés des Antilles.

En janvier 1789, lorsque l'abbé Sieyès publie son pamphlet *Qu'est-ce que le tiers état ?*, visant à renverser les hiérarchies de la société d'ordres, il traduit les évolutions du siècle. Les paysans sont investis d'une dignité qu'ils n'avaient peut-être jamais eue jusqu'alors, et les riches laboureurs sont considérés comme les membres les plus utiles du royaume. Dès le début de la Révolution, ils s'imposent comme les figures les plus emblématiques de la nation. ■

## UN PAYSAN CITOYEN

Le 4 mai 1789, lors de la procession des états généraux, les laboureurs bas-bretons du diocèse de Vannes apparaissent à Versailles en gardant leur veste et leur **culotte de bure**. Fièrement portés au milieu des costumes de cérémonies demandés par l'étiquette, ces habits paysans font sensation. Parmi eux, le laboureur Michel Gérard devient la coqueluche du public et des médias. Endossant la figure populaire du paysan modeste et vertueux, il est bientôt surnommé « **le père Gérard** ». Lui qui, pourtant, est plus aisé que la plupart des gens des campagnes, devient l'antithèse parfaite de l'« aristocrate », dont le luxe et l'arrogance attisent les haines. Cette soudaine popularité montre à quel point les fermiers de l'Ouest sont ouverts au monde : comme l'austère *homespun* des révolutionnaires américains, qui invitaient à boycotter les vêtements de laine importés de Grande-Bretagne et arboraient de simples vêtements locaux fabriqués en coton, le grossier tissu de laine de Michel Gérard est bien plus qu'un vêtement : il exprime le **triomphe de l'identité paysanne**.

Pour en savoir plus

ESSAI  
La Mémoire des paysans. 1653-1788  
J.-M. Moriceau, Tallandier, 2020.